

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 18 décembre 1886

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

DASSÉ terrible !... passé maudit !... se disait le sénateur à lui-même. Moi, le duc Georges de la Tour-Vaudieu, moi placé si haut par mon nom, par ma fortune, par mon influence, j'en suis réduit à trembler sans cesse... Que n'ai je pas fait pour être investi de ce titre, pour posséder cette fortune qui devaient me donner si peu de bonheur ?... J'ai marché dans la boue jusqu'à la cheville et dans le sang jusqu'au genou !... Quel mauvais génie me poussait donc au crime ?... Claudia ! Claudia Varni, ce démon à visage d'ange qui s'était arrogé sur moi les droits du maître sur l'esclave et, profitant de ma faiblesse, exploitait sans relâche mes besoins, mes appétits, mes vices !... Claudia qui a fait de moi un escroc, un faussaire, un assassin... Claudia, qui m'a conduit à la porte du bagne et sur les degrés de l'échafaud... Si je suis vivant, si je suis libre, si je suis duc et je ne sais combien de fois millionnaire, c'est par hasard, ou plutôt c'est par miracle !... Et Georges de la Tour-Vaudieu laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Après s'être livré pendant quelques secondes à son abattement douloureux, le duc de la Tour-Vaudieu reprit :

— Claudia, séparée de ma vie depuis plus de vingt ans, avait presque disparu de mes souvenirs. Je la croyais, je l'espérais morte... Quelques paroles de cet homme entrevu au cimetière Montparnasse me prouvent qu'elle est vivante et qu'un vengeur va la tirer des ombres qui l'environnaient et se servir d'elle contre moi...

Georges se leva, l'œil en feu, et continua :

— Mais que veut-il, ce vengeur qui, s'il n'a pas menti, possède les preuves du crime ? Me livrer à la justice ? C'est impossible, il y a prescription... Il n'espère pas mon châtimement, mais il veut réhabiliter à tout prix la mémoire de l'innocent qu'on a condamné... et cette réhabilitation c'est la honte pour moi, c'est la flétrissure, c'est l'infamie, puisqu'on proclamera le nom des véritables assassins, que la loi ne peut plus atteindre, mais que l'opinion publique clouera au pilori... et ces assassins...

Le duc s'interrompit, cacha son visage entre ses mains crispées, puis, après un instant de silence, poursuivit d'un ton de résolution farouche :

— Il faut que le secret terrible rentre dans les ténèbres, et malheur à celui qui voudrait l'en tirer !...

M. de la Tour-Vaudieu retomba sur son siège avec le regard de la bête fauve prête à se jeter sur sa proie.

Avant de continuer le récit du drame que nous racontons à nos lecteurs, nous croyons indispensable de mettre sous leurs yeux les événements principaux du passé sinistre auquel Jean-Jeudi,

Plume-d'Oie, René Moulin, Angèle Leroyer, et son fils Abel, mistress Dick Thorn et Georges de la Tour-Vaudieu ont successivement fait allusion.

En 1835 un honnête homme, célibataire endurci et gourmet émérite, le docteur Leroyer, habitait Brunoy, où il exerçait la profession de médecin depuis un grand nombre d'années.

Le docteur Leroyer vivait seul avec une vieille gouvernante absolument dévouée et un peu maîtresse au logis.

Cette gouvernante se nommait Suzon.

L'unique parent du médecin était un neveu, Paul Leroyer, marié, père de deux enfants, médecin très habile, inventeur de premier ordre et rêvant, comme tous les inventeurs, la gloire et la fortune.

Un soir de novembre, par une tourmente épouvantable, au moment où le docteur rentrait harassé de fatigue et s'apprêtait à se mettre à table, un garçon d'écurie de l'auberge du *Cheval-Blanc*, lui apporta un billet sans signature.

Ce billet contenait les lignes suivantes :

gros manteau trempé et prit, sous une pluie battante, le chemin de la maison désignée où on l'attendait.

Une servante l'introduisit aussitôt près d'une forte femme, déjà sur le retour, dont l'apparence et le langage lui semblaient également singuliers.

Après une courte entrée en matière, Mme Amadis, ainsi se nommait la forte femme, lui demanda de jurer sur l'honneur que jamais, et dans aucune circonstance, il ne révélerait les motifs qui rendaient sa présence nécessaire.

Le médecin, dont cette proposition bizarre effrayait la nature droite et loyale, refusa de prendre un tel engagement sans en connaître la portée, et voulut quitter la villa gothique.

A tout prix il fallait le retenir, et la nouvelle locataire de la veuve Rougeau-Plumeau lui fit des confidences très complètes que nous allons résumer brièvement.

Flore-Céphise-Rosalba Pitois, veuve de feu Amadis Parpaillot, ancien fournisseur des armées impériales, avait environ cinquante-trois ans, possédait une superbe fortune et habitait le premier étage d'une belle maison de la rue Saint-Louis, au Marais.

Mme Amadis, bonne personne au fond, mais entièrement dénuée de sens moral et à qui les absurdes romans du temps de l'Empire et de la Restauration tournaient la tête, avait l'idée fixe, l'ambition suprême, de se trouver mêlée à quelqu'une de ces curieuses et émouvantes aventures si fréquentes dans les livres, si rares dans la réalité.

Le hasard la servit à souhait. L'idée fixe se réalisa.

XXVIII

Au second étage de la maison de Mme Amadis, la veuve ne portait que ce nom qui lui semblait d'un goût charmant et d'une allure exquise. demeurait M. Derieux, ex colonel dans les armées impériales et officier de la Légion d'honneur.

M. Derieux avait brisé son épée à la chute de l'homme dont il faisait un dieu, et naturellement il se mêlait à toutes les conspirations bonapartistes si fréquentes en France depuis 1815.

Le colonel était père d'une fille, jolie et bonne comme un ange, admirablement élevée à la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis, et revenue au logis paternel, son éducation achevée.

Le vieil officier s'absentait souvent.

Esther, restant seule, s'ennuyait beaucoup.

M. Derieux, ignorant le passé de sa propriétaire, Mme

Amadis, ne voyant en elle qu'une femme un peu bizarre, un peu prétentieuse, mais bien posée dans le quartier et d'un âge rassurant, se décida à lui confier sa fille quand il s'éloignait pour des journées entières.

Mme Amadis avait maison montée, voiture, et loge à l'Opéra.

Un certain soir, ne pouvant profiter de cette loge, elle l'offrit au colonel qui l'accepta, beaucoup moins pour lui que pour Esther.

Le jeune duc Sigismond de la Tour-Vaudieu, pair de France, était à l'Opéra ce soir-là.

Il vit Esther, il la remarqua, et il devint, séance tenante, éperdument épris.

Sigismond voulut savoir quelle était la jeune fille. Il le sut.

Rencontre funeste... Amour fatal...



Sans hésiter, Claudia tira de sa poche un pistolet et fit feu sur Esther. — (Page 29, col. 1.)

Monsieur le docteur Leroyer est prié de vouloir bien se rendre, sans une minute de retard, à la maison meublée appartenant à Mme veuve Rougeau-Plumeau.

Monsieur le docteur Leroyer est attendu avec impatience et sera accueilli avec reconnaissance ; mais qu'il se hâte, il y va de la vie.

Le vieux médecin savait par sa gouvernante Suzon que des étrangers, deux jours auparavant, avaient loué toute meublée la prétentieuse villa gothique de Mme veuve Rougeau-Plumeau.

Quels étaient ces étrangers ?

Tout le monde l'ignorait et le billet non signé ne donnait aucun renseignement à ce sujet.

Ces quelques mots : IL Y VA DE LA VIE ! ne permettaient pas au docteur l'ombre d'une hésitation et l'obligeaient à se rendre sur l'heure à un appel ainsi conçu.

Malgré les représentations et les supplications de sa gouvernante, il remit sur ses épaules son